

Le
LIVRE
de
POCHE

FRÉDÉRIC TRISTAN

Pique-nique
chez Tiffany Warton

Composition réalisée par INTERLIGNE

Achévé d'imprimer en Europe (Allemagne)
par Elsnerdruck à Berlin

LIBRAIRIE GÉNÉRALE FRANÇAISE - 43, quai de Grenelle - 75015 Paris.

Dépôt légal Édit. 1221-04/2000

ISBN : 2-253-14857-1

FRÉDÉRIC TRISTAN

*Pique-nique
chez Tiffany Warton*

ROMAN

FAYARD

© Librairie Arthème Fayard, 1998.

此为试读, 需要完整PDF请访问: www.ertongb.com

PIQUE-NIQUE CHEZ TIFFANY WARTON

Frédéric Tristan est l'auteur d'une vingtaine de romans et d'essais. Spécialiste de l'imaginaire, il s'est intéressé aux mythes universels et au fonctionnement de la fiction. Auteur du *Dieu des mouches*, des *Tribulations héroïques de Balthasar Kober*, du *Singe égal du ciel*, de *L'Énigme du Vatican*, de *Stéphanie Phanistée*, il a reçu le prix Goncourt en 1983 pour son roman *Les Égarés*.

Paru dans Le Livre de Poche :

L'ÉNIGME DU VATICAN

STÉPHANIE PHANISTÉE

« C'était la fin des temps et ils dansaient. C'était leur dernier jour et ils ne le savaient pas. »

RALPH ABERCOMBRIE, *Helter-skelter*.

Jane adorait les pique-niques chez Tiffany. Dès le printemps, on l'y conviait souvent. Était-ce le fait de sa juvénile beauté? Elle ne pouvait certes pas prétendre égaler les mannequins de couturier que l'on y rencontrait parfois, mais elle avait plus d'intelligence et de culture qu'eux. On ne l'invitait pas pour parader. Lord Warton avait plaisir à s'entretenir avec elle, ne fût-ce que pour connaître les derniers livres à la mode. « Cette demoiselle m'est un rafraîchissement », disait-il. Et lorsque lord Philip Warton avait déclaré quelque chose, il était de bon ton de suivre au pas derrière lui.

Un pique-nique chez Tiffany durait généralement trois jours. Rien n'était plus britannique. Quiconque y avait participé pouvait se targuer d'avoir vécu un moment privilégié, quasi intemporel. On arrivait le jeudi vers les cinq heures, et on repartait le samedi à la nuit tombée. Le parc était si grand, si contrasté qu'il était possible, durant les beaux jours, de disposer sur l'herbe la nappe et les couverts en trente emplacements différents sans jamais se lasser. S'il pleuvait, on dressait les repas sur le gazon de la serre, en soi véritable univers de plantes exotiques, ou bien dans l'ancien hangar qui avait abrité l'aéroplane de feu le père de lord Warton, aménagé en immense véranda dans laquelle on installait des treteaux.

Le château était assez spacieux pour loger une vingtaine d'invités. Jane avait toujours eu droit à la

chambre de célibataire de la maîtresse de maison, ce qui était un honneur et une marque d'amitié. Tiffany considérait la jeune fille comme une petite cousine, bien qu'aucun lien de parenté n'existât entre elles deux. Ainsi était Tiffany : quinquagénaire, elle inventait son monde avec la simplicité et la gaieté d'une adolescente. Sa fortune personnelle et son mariage avec lord Warton lui permettaient cette liberté, cette insouciance. Elle avançait dans la vie avec la grâce d'une danseuse de corde ou d'une écuyère debout sur un cheval lancé au galop. Sans doute ignorait-elle que la chute existe.

Ce 23 juin, il avait été décidé que l'on fêterait le solstice de façon plus éclatante que l'année précédente où une suite de violents orages avait perturbé la réunion. Tiffany avait en horreur les éclairs qui, disait-elle, « électrisaient » son système nerveux au point de la rendre folle. Le fait est que la malheureuse s'était calfeutrée à la cave durant les trois jours qu'aurait dû durer le pique-nique, chacun étant rentré chez soi. Aussi lui fallait-il prendre une revanche sur les éléments. Par chance, le ciel était d'un bleu angélique. Tout s'annonçait pour le mieux.

Jane avait acheté une Austin décapotable d'occasion. Elle adorait ce petit monstre qu'elle menait à vive allure, laissant ses cheveux noirs flotter au vent. Ainsi goûtait-elle pleinement à ce sentiment de liberté qui lui semblait être la disposition d'esprit la plus désirable. Elle avait traversé les années de pension comme un interminable tunnel. À présent, elle entendait bien n'en faire qu'à sa tête et disposer d'elle-même comme elle le voudrait.

Évidemment, Jane n'était pas riche. Elle était même plutôt pauvre. Ses parents, en disparaissant, lui avaient laissé une maigre fortune qu'elle avait placée au mieux sur les conseils de lord Warton, son tuteur. La rente lui donnait de quoi vivre chichement et régler à tempérament sa voiture. Mais n'était-ce pas suffisant pour se rendre chaque mois au pique-nique de Tiffany ? Ces trois jours étaient

quasiment, pour elle, le but de tout le reste de l'année. Elle les attendait dans son petit appartement de Brompton Road, non loin du Victoria & Albert Museum où elle s'était d'ailleurs bien gardée de jamais pénétrer.

Jane adorait la lecture. Elle avait lu tous les livres de la bibliothèque paternelle, de Shakespeare à Walter Scott. Parfois, elle se rendait à la British Library et y passait des journées entières à explorer des thèmes littéraires ou historiques tels que «Don Juan», «la Chevalerie», «les Croisades»... Nourrie de ces ouvrages, elle revenait chez Tiffany avec une provision culturelle qui lui permettait de n'être point trop sotté face aux gens de lettres, aux philosophes, aux comédiens que les Warton invitaient, voire de briller devant les champions d'escrime, les navigateurs et autres sportifs qui, à tour de rôle et selon leur réussite, venaient enrichir de leur présence les repas sur l'herbe de Broad Castle.

Or, ce 23 juin-là, Jane avait appris que parmi les invités se trouveraient le célèbre écrivain Peter Creed, le jeune et impétueux tennisman John Furney, ainsi que la plantureuse et redoutable actrice de théâtre Mary Allen Hawksmoor. Tous trois venaient de s'illustrer dans leur domaine respectif, Creed en recevant le Prix Hampton pour son dernier roman, Furney pour avoir atteint la demi-finale de Roland-Garros à Paris, la comédienne pour le triomphe de *Hara-Kiri*, comédie policière dans laquelle elle interprétait le rôle de Sarah, l'intrigante.

Dès que Tiffany lui eut appris au téléphone le nom des trois célébrités qu'elle comptait recevoir, Jane s'était précipitée chez son libraire et avait acheté *le Légitime intrus*, dont elle n'avait pu dépasser la vingtième page. Dans un journal des sports, elle avait trouvé la biographie du champion et avait ainsi appris qu'il était célibataire, mais vivait avec autant de jeunes femmes qu'il lui en tombait dans les bras. Quant à la pièce de théâtre, Jane s'y était ennuyée ferme, ayant découvert le meurtrier dès la

fin du premier acte. Mais c'était bien comme ça. Elle ne serait pas intimidée devant ces gens-là.

Jane se débrouillait toujours pour arriver la première sous prétexte d'aider ses hôtes dans leurs ultimes préparatifs, ce dont ils n'avaient nul besoin, leur domesticité étant abondante et stylée. Cumbry, le vieux majordome, l'accueillit avec sa déférente gentillesse coutumière :

— Bonjour, miss Curtney. Cette demeure est toujours heureuse de vous recevoir. Beau temps, n'est-ce pas ?

— Beau temps, Cumbry. Serais-je la première arrivée ?

— Entrez, mademoiselle. Lord Warton et lady Tiffany sont dans la véranda. Si vous le permettez, je vous y précède.

Le lord et Tiffany se tenaient toujours dans la véranda pour accueillir leurs invités. Cela faisait partie du rituel. À chaque fois, Jane ne pouvait se retenir d'éprouver un petit pincement au cœur, un de ces légers vertiges que ressentent ceux qui doivent accomplir un pas important qui, de quelque manière, va engager leur vie. À cet instant, elle se reprochait d'être en avance et craignait de se montrer grossière, mais l'accueil si amical des Warton avait tôt fait de dissiper ce malaise. Tiffany venait vers elle, lui prenait les mains, l'embrassait sur les deux joues, puis, se reculant, la considérait de la tête aux pieds avant de s'écrier :

— Toujours aussi jeune, aussi charmante ! Chère Jane, vous nous avez manqué...

Lord Warton approchait à son tour, immense dans son costume de golf en lainage pied-de-poule moutarde. Sa belle tête de Saxon légèrement rougeaud s'ornait d'une crinière du plus beau roux. Il avait été un athlète. Sexagénaire, il lui restait une charpente solide, un regard franc et une poignée de main redoutable.

— Et voici notre Jane ! Sans vous, ma belle

amie, nos fêtes seraient... Tiffany, comment ai-je dit l'autre fois ?

— Que, sans Jane, nos fêtes seraient semblables à un repas sans vin français.

— Ai-je utilisé une comparaison aussi ridicule ?

— Il me semble, cher Philip.

— Il faudra en trouver une autre. Voyez, Jane, l'amitié que je vous porte tarit mon vocabulaire et me rend benêt.

Telles étaient les façons humoristiques de lord Warton pour flatter la jeune fille en qui il retrouvait le goût de sa propre jeunesse envolée. Mais Jane n'avait d'yeux que pour la robe de Tiffany. Naturellement, ce n'était jamais la même. Son couturier attitré était Harold Nankin, de St James's Street. Il avait créé pour elle un style mêlant la jeunesse et l'aristocratie, osant de discrets décolletés qui découvraient une partie des épaules, ce qui permettait de poser un collier sur la gorge. Cette fois, le tissu choisi était un satin amarante aux reflets diaprés, parsemé de petits nœuds noirs. Le contraste entre le rouge pourpre et ces délicates taches sombres donnait à l'ensemble un air à la fois festif et noble qui rappelait les bals du dix-huitième siècle, tout en gardant une allure résolument moderne.

Jane pensa d'abord que Tiffany, ainsi vêtue, ressemblait à une ballerine. Puis l'image de l'Alice du dessinateur John Tenniel lui vint à l'esprit. C'était cela, à n'en pas douter : le couturier avait voulu transformer sa cliente en une Alice au pays des merveilles, et y avait réussi. Jamais peut-être Tiffany n'avait été aussi ravissante.

— Mon Dieu, s'exclama Jane. Votre couturier a fait merveille !

— Cette couleur un peu franche ne vous gêne donc pas ?

— Les petits nœuds lui vont si bien...

— Ah, je suis heureuse que cette robe vous plaise. Harold Nankin sera des nôtres. C'est sans doute pourquoi il a tenu à se surpasser.

— Je vais enfin connaître le gouffre qui attire irrésistiblement une part de ma fortune ! fit le lord en riant.

— Cher Philip, riposta Tiffany, le gouffre que vous évoquez nous laisse au moins le plaisir d'une robe, alors que celui des chevaux...

Les courses de chevaux étaient le vice du maître de maison. Mais les répliques entre les deux époux n'étaient en rien acerbes. C'était un jeu verbal auquel ils étaient fort exercés. Nulle égratignure, les fleurets étant mouchetés.

— Venez vous asseoir dans ce fauteuil en rotin, dit lord Warton. De là, vous verrez le saule pleureur qu'a planté mon quadrisaïeul. Si je ne m'abuse, ce devait être vers 1780. Le cher homme était disciple de Matthiew Tindal, l'apôtre du déïsme. C'est lui qui a fait élever l'aile gauche du château. Mais, hélas, notre vieux témoin touche à sa fin. Son tronc est toujours aussi robuste, mais ses branches ne font plus de feuilles. Peut-être aurait-il fallu l'élaguer il y a dix ans.

— Il faut bien que tout passe, lâcha Tiffany.

— Pourquoi, selon vous, le faudrait-il ? s'enquit lord Warton.

— Parce que le temps est une chose qui passe et que nous passons avec lui, tout arbre que nous soyons.

L'expression amusa Jane. Elle répéta :

— Tout arbre que nous soyons...

— Hé oui, jeune fille ! reprit le lord. Cette demeure, ce parc sont des morceaux vivants de nous-mêmes. Tiffany et moi ressentons très profondément que nous formons un seul corps avec eux. De là est d'ailleurs venue l'idée de nos pique-niques, n'est-ce pas ?

— Certainement, approuva son épouse. Nous nous ferons incinérer, et nos cendres seront disséminées parmi nos arbres. Ce sera merveilleux !

Puis, se reprenant :

— Mais l'heure n'est pas à ce chapitre-là. J'en-

tends une voiture qui arrive. Jane, voulez-vous aller vous rafraîchir dans votre chambre? Cumbry a-t-il fait monter votre bagage? Et moi qui ne vous ai même pas offert un verre d'eau! Je suis une hôtesse déplorable.

La jeune fille la rassura d'un geste, mais déjà le majordome introduisait dans la véranda le premier invité: l'écrivain Peter Creed, vieillard élégant aux longs cheveux blancs d'esthète, au visage blafard percé de deux yeux fureteurs qui, lorsqu'ils se posaient, devenaient d'une acuité redoutable. Il était accompagné d'une femme d'une trentaine d'années, élancée dans une robe fourreau de couleur noire qui collait à ses formes sensuelles. On eût dit de ces chanteuses allemandes spécialisées dans les œuvres faussement populaires de Kurt Weill. Ses joues creuses, ses yeux verts aux sourcils charbonneux, ses lèvres blanches rehaussées d'un trait de crayon noir étaient encadrés par de raides cheveux de jais coupés en frange sur le front et en carré à hauteur du menton.

— Mon amie Rachel Stubb, fit Creed en la présentant.

Et, comme ni Tiffany ni lord Warton ne semblaient connaître cette personne, il ajouta:

— Miss Stubb est la propriétaire des éditions Stubb, à Francfort, où seront publiées mes œuvres en traduction allemande. Miss Stubb parle l'anglais à la perfection.

— Oh, monsieur Creed exagère! s'insurgea la jeune femme. Mon accent est exécrable!

Sa voix était étrangement grave, mais d'un charme qui, à travers ces quelques mots, fut immédiatement sensible à l'oreille du lord qui s'écria:

— Une voix pour chanter Wagner!

— Je n'aime pas Wagner, répondit-elle. Nous autres Allemands, nous nous défions de lui, ce qui est probablement très injuste.

— Tous les mythes ne sont pas pernicious, remarqua le romancier.